

Pluralisme et religion

Éthique, culture religieuse et dialogue. Arguments pour un programme de Georges Leroux. Fides 117 p.

Christian Nadeau

Numéro 222, septembre–octobre 2008

Immigration, justice et diversité culturelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nadeau, C. (2008). Pluralisme et religion / *Éthique, culture religieuse et dialogue. Arguments pour un programme* de Georges Leroux. Fides 117 p. *Spirale*, (222), 24–25.

Pluralisme et religion

ÉTHIQUE, CULTURE RELIGIEUSE ET DIALOGUE. ARGUMENTS POUR UN PROGRAMME

de Georges Leroux

Fides 117 p.

par CHRISTIAN NADEAU

Après des années d'études publiques et de nombreuses discussions, les étudiants du primaire et du secondaire auront droit au Québec à un nouveau programme d'éthique et de culture religieuse, lequel s'appliquera dès septembre 2008 à l'ensemble des élèves. À l'heure d'un appel de plus en plus pressant à l'institutionnalisation d'une école laïque, qui aurait été la suite logique du mouvement de déconfessionnalisation, le ministère de l'Éducation a plutôt opté pour une formule différente, laissant une place importante à l'enseignement du phénomène religieux, mais en tentant d'écarter la voie confessionnelle. Cette décision a suscité de nombreuses réactions, aussi bien chez les partisans les plus résolus d'une école laïque que chez les défenseurs de l'éducation religieuse. Le nouveau programme navigue donc entre Charibde et Scylla, et il était nécessaire qu'émerge des débats une défense claire et rigoureuse du nouveau programme. Ce défi a été relevé par le philosophe Georges Leroux, collaborateur de longue date de *Spirale*, connu notamment pour ses travaux érudits en histoire de la philosophie, mais aussi pour ses nombreux engagements dans la société civile.

Tout d'abord, il faut saluer le courage et la clarté de ce petit essai. Georges Leroux l'a voulu concis et accessible, sans rien perdre pour autant de la précision et de la qualité de l'argumentation. Car il s'agit bien de cela : le philosophe entend répondre aux détracteurs du programme en montrant — mieux que cela ne fut fait et continue de l'être — ce que nous pourrions lui reprocher et comment il surmonte ces difficultés. Selon Leroux, il n'est plus question de revenir, d'une manière ou d'une autre, au modèle de l'école confessionnelle. Mais cela n'implique pas de jeter le bébé avec l'eau du bain. Le philosophe estime que les religions constituent des éléments essentiels des cultures et que nous ne pouvons concevoir leur rapport et leur coexistence sans former les futurs citoyens aux fondements religieux de ces cultures. En outre, si les religions continuent d'orienter bon nombre des choix moraux et pratiques de nombreux citoyens, il serait préférable, pour qui souhaite le dialogue, d'offrir à tous une connaissance de base de ces référents religieux afin d'éviter les fausses représentations et les malentendus. On le comprend, le but n'est pas seulement au final d'offrir un panorama culturel des religions, mais de voir aussi comment ces dernières sont en dialogue avec de nombreuses questions morales.

Le rapport entre éthique et religion est au cœur du nouveau programme et, par conséquent, au centre de la défense qu'en fait Georges Leroux. Une simple approche institutionnelle du pluralisme de nos sociétés aurait pu préconiser aussi l'enseignement des religions, mais dans la stricte perspective des connaissances nécessaires au rapport informé à autrui. Mais le défi du nouveau programme, nous rappelle l'auteur, tient précisément en ce qu'il veut combiner la démarche éthique et la connaissance des religions.

L'ouvrage se sépare en deux grands chapitres. Le premier explore l'histoire du problème religieux au Québec, en insistant sur les étapes cruciales du processus de déconfessionnalisation, comme le rapport dirigé par Jean-Pierre Proulx. Cela permet à l'auteur d'expliquer les raisons d'être du nouveau programme et plus précisément la nature de la responsabilité civique qui nous incombe à l'égard du fait religieux.

Pour plusieurs, dont je suis, la religion n'est pas une éthique, ou représente une fausse éthique, en ce sens que ses commandements moraux ne sont pas, en définitive, appuyés sur des principes rationnels mais sur des croyances non réfutables, ou dogmatiques. À cela, Leroux répond que les

rédacteurs du nouveau programme n'ont jamais confondu — et distinguent nettement — la croyance et le raisonnement éthique. Toutefois, dit Leroux, il s'agit de deux objectifs distincts, mais non étrangers l'un à l'autre. D'une part, l'apprentissage de ces deux fondements normatifs que sont la religion et la rationalité permet précisément de ne pas les confondre. Mais à cela, les détracteurs de l'un ou l'autre camp pourraient très bien répondre qu'en ne les juxtaposant pas, on ne risque précisément pas de les confondre. Leroux réplique, et il s'agit là je crois du cœur du problème, qu'en voulant trop les séparer on néglige une réalité selon lui observable tous les jours, celle de l'étroite intimité de ces deux mondes dans notre vie quotidienne.

Toute la thèse du livre me semble fondée sur l'idée selon laquelle nos vies trouveraient leur sens dans une ou plusieurs conceptions morales fortes de la vie bonne. Or, il y a de bonnes raisons de croire que du fait même du pluralisme de nos sociétés contemporaines occidentales, la multiplication des horizons moraux implique que nous passions de l'un à l'autre en interpellant des principes de justice formels, indépendants des conceptions du bien qu'ils ont pour fonction d'orchestrer. En d'autres termes, nous ne pouvons avoir de rapports les uns aux autres en fonction de nos croyances ou de nos conceptions du bien, mais plutôt en raison de ce que nous jugeons équitables et acceptables par tous sur une base rationnelle.

L'éducation au pluralisme

Mais n'est-ce pas là l'enjeu même d'un dialogue entre éducation aux religions et formation éthique ? Cela serait vrai si le pluralisme actuel, ou ce que l'auteur nomme les « *savoirs moraux* », référerait exclusivement, en dernière instance, à l'univers religieux. Si tel était le cas, l'éthique serait un univers normatif, moral, non religieux, par opposition aux diverses normes confessionnelles qui elles aussi peuvent avoir un sens moral mais ne se réduisent pas à celui-ci. Mais le rapport de l'éthique au pluralisme serait partiel et insuffisant s'il se limitait à un rapport au pluralisme confessionnel. Georges Leroux le dit lui-même, lorsqu'il montre en quoi le pluralisme a peut-être été porté par la diversité des confessions, « *mais aussi et surtout par l'éloignement progressif de larges couches de la société de toute espèce d'appartenance confessionnelle* ». Si le but du programme est vraiment celui d'une éducation éthique et civique propre aux sociétés pluralistes, pourquoi limiter les conceptions du bien ou de la vie bonne au domaine spirituel ? Les croyances populaires à l'égard de l'excellence, du succès, du consumérisme, etc., sont elles aussi des motivations importantes de l'action, avec

lesquelles il faut composer, ou se battre selon le cas. À cela, on peut répondre qu'un programme d'enseignement dédié au pluralisme religieux représente déjà un défi suffisamment important et que lui ajouter de nouvelles charges reviendrait à le condamner à l'inefficacité. Je n'en suis pas convaincu. D'une part, le risque me semble grand de concentrer tous les efforts pédagogiques sur un panorama des religions plutôt que sur une véritable formation au dialogue social. D'autre part, si la dimension éthique doit jouer un rôle, elle ne saurait elle non plus être réduite aux conceptions de la vie bonne ou à une conception strictement rationnelle de la justice. L'éducation au pluralisme doit se faire par l'intermédiaire d'une prise en compte de nos institutions et de leur fonction. Pour Leroux, nous devons composer avec les religions car elles sont des instances inévitables. Notre rapport les uns aux autres est historique et les religions ponctuent notre histoire. Mais on pourrait dire cela aussi des contingences propres à nos institutions, lesquelles marquent également l'évolution de nos valeurs et de nos points de vue. En ce sens, la formation à l'éthique — où les normes morales sont vues comme des lignes de conduite pour la vie personnelle — doit au moins accepter un partage avec une approche plus formelle et plus apte à répondre au défi social du pluralisme, soit la philosophie politique.

Si nous reprenons un instant les trois compétences visées par le nouveau programme, soit « réfléchir sur des conceptions éthiques », « manifester une compréhension du phénomène religieux » et « pratiquer le dialogue », il semble qu'elles soient présentées par Georges Leroux comme un ensemble ordonné. Le travail de l'éthique permet de recevoir de manière critique la connaissance du phénomène religieux et d'œuvrer au dialogue entre les parties. Le premier savoir, le savoir éthique, est un instrument du dialogue, et les conceptions spirituelles du bien en sont les interlocuteurs. Une fois ces deux conditions réunies, vocabulaire éthique commun et interlocuteurs confessionnels, le dialogue peut avoir lieu. Mais quelle est la motivation d'un tel dialogue? Celui du « vivre-ensemble », lequel s'impose d'emblée comme nécessaire, car nous ne pouvons pas revenir

aux sociétés homogènes (ou soi-disant homogènes) d'antan. Plus encore, ce dialogue est souhaitable en lui-même car il est porteur de progrès et de maturité sociale.

Au final, tout me semble affaire de diagnostic au sujet de la société québécoise. Le mien est celui d'un avenir ouvert, tenant compte du passé, mais où le présent nous indique un pluralisme moral d'inspiration confessionnelle et extra-confessionnelle, cette dernière dimension l'emportant à mon sens sur la première dans nos sociétés contemporaines. D'où ma défense d'une éducation au pluralisme très différente de celle préconisée par Georges Leroux. Celui-ci voit dans la société québécoise actuelle un univers traversé par les phénomènes religieux de part en part. Voir l'avenir de nos sociétés exige donc de tenir compte à la fois de leur passé — la religion ayant joué un rôle central dans la société québécoise des XIX^e et XX^e siècles — et de leur présent — l'immigration apporte avec elle un bagage culturel et confessionnel que l'on ne saurait ignorer. Par courtoisie, mais aussi parce que je crois qu'il a écrit la meilleure défense possible du nouveau programme d'éthique et de culture religieuse, il convient de lui laisser le dernier mot : « Parce qu'il forme à la liberté et au jugement, un tel programme constitue sans doute un des instruments les plus fiables pour contrer la poussée de facteurs qui, comme la mondialisation, l'économie et, en général, la proximité des modèles de l'individu triomphant, contaminent de l'extérieur le projet contemporain de l'éducation. »

DOSSIER IMMIGRATION, JUSTICE ET DIVERSITÉ CULTURELLE

Entretien avec Philippe Van Parijs

Propos recueillis par MARTIN PROVENCHEUR

SPIRALE : Votre engagement personnel envers la justice sociale, aussi bien sur le plan théorique que pratique, est bien connu. Il vous a valu le prix Franqui en 2001 et, plus récemment, il a été souligné par le gouvernement belge qui a émis un très beau timbre à votre effigie reprenant la page couverture de l'œuvre qui vous a imposé à l'attention internationale en 1995, *Real Freedom for All*. Pourtant, quand on considère votre parcours, on a le sentiment que votre curiosité naturelle vous a d'abord conduit à entretenir plusieurs champs d'intérêt. Comment le thème de la justice a-t-il fini par dominer votre réflexion philosophique?

PHILIPPE VAN PARIJS : Dans mon adolescence, mon intérêt pour l'histoire m'a rapidement conduit à m'intéresser à la politique, et de la politique,

je suis passé à la philosophie. Avant de changer la société, il s'agissait de « tirer au clair les fins dernières », selon une formule de Kafka qui m'avait fort frappé quand j'avais 17 ans. Des fondements de l'éthique, je suis graduellement passé à l'épistémologie, avec le souci de trouver une pensée qui soit à la fois politiquement et intellectuellement progressiste. Le mieux que la pensée continentale avait à offrir, c'était Louis Althusser, à qui j'ai consacré, à 18 ans, mon tout premier travail d'étudiant de quelque ampleur. Mais arrivé à Louvain peu après, je n'ai heureusement pas tardé ▶